

sans donner toujours le bonheur, peuvent du moins y contribuer ; mais, au milieu de cette apparente prospérité, il est malheureux, bien malheureux. Malgré sa belle santé, malgré ses joues rosées et ses lèvres vermeilles, il se croit toujours malade. Vous lui vantez son état, sa position riante, il vous répond en soupirant qu'un *homme blessé à l'aile ne peut jouir de rien*. Vous insistez. Vous lui dites qu'il paraît avoir une forte constitution, que ses yeux sont vifs, son teint excellent, son embompoint convenable. *Ah !* vous répond-il d'un ton déchirant, *l'apparence trompe. Je ne fais pas de maladie grave, il est vrai ; mais je ne suis jamais en parfaite santé. Je végète, je ne vis pas.* — Et il vous dit la vérité. Grâce à la manie qu'il a contractée, de s'écouter sans cesse, le bonheur est pour lui sans charmes, et la vie sans plaisir. Continuellement effrayé à l'idée de maux qu'il n'a pas encore et qui n'existent que dans son inquiète imagination, il ne savoure aucune jouissance. Son idée fixe l'occupe, le poursuit, le torture, s'acharnant contre lui, comme le remords contre le coupable, elle ne lui laisse pas un moment de repos.

En se levant, la première chose qu'il fait, c'est de tirer la langue devant son miroir. N'est-elle pas parfaitement rose, il se croit menacé d'une inflammation ou d'un mouvement de bile. Il se tâte le pouls six fois par jour ; et quand celui-ci n'a pas précisément le nombre de pulsations requis, notre homme s'imagine marcher à grands pas vers une fièvre quarte ou pis encore. A-t-il, après diner, le frisson indice d'une digestion facile, il tremble à l'idée d'un rhumatisme qui le rendra perclus de tous ses membres.

Ainsi que tous les malades de son espèce, M. Fatolet a lu cent fois, et sait par cœur, tous les signes qui annoncent une santé parfaite, et, comme presque aucun homme n'a le bonheur de les réunir, il trouve, dans cette connaissance, un nouveau motif pour s'alarmer. Un jour, c'est son estomac qui lui semble paresseux ; un autre, sa tête qui est un peu lourde. Quelquefois encore une légère démangeaison lui paraît le pronostic infailible d'une affreuse maladie de peau.

Loin de varier ses alimens comme le lui permettrait la bonté de son estomac, il s'astreint à un régime d'une sévérité à désespérer un convalescent. Il ne mange point de canard, il est trop chaud ; point de gigot, il est trop succulent ; point de macarons, ils sont indigestes ; point de cardons, ils le font rêver. En un mot, il se condamne à la sobriété d'un Trapiste, et sa vie est un carême continu.

Mais ce qu'il craint surtout, ce sont les refroidissemens qui peuvent amener des pleurésies, qui peuvent dégénérer en phthisies qui peuvent être suivies de mort. En hiver, il lui faut une collection de souliers ; en été, un amas d'habits pour se changer chaque fois qu'il rentre à la maison. Au printemps, il redoute le soleil, les rhumes de cerveau et les catharres ; en été, les coups de soleil, les transpirations arrêtées ; en automne, les brouillards et les inflammations ; en hiver, l'humidité, le froid en général, le froid des pieds en particulier et je ne sais combien d'autres choses. Est-il obligé de sortir par la bise, il se couvre et s'affuble comme s'il devait partir pour la campagne de Russie. En un mot, quelque température qu'il fasse, M. Fatolet en a toujours peur. Elle est toujours ou trop chaude ou trop froide, ou trop sèche ou trop humide.

Mais à la manie des précautions, il joint encore celle de se médicamenter. Il ne se passe aucun jour sans qu'il avale quelque breuvage amer ou quelque fide potion, suivant les accidens maladiés auxquels il se croit en proie, il varie les remèdes. Aux émétiques succèdent les purgatifs ; cataplasmes par-ci, sinapismes par-là, et pilules, Dieu sait ! Sa maison est un hôpital et son épouse une infir-